

Introduction du volume "L'économie à l'épreuve de la fiction"

Marion Chottin, Elise Sultan

► To cite this version:

Marion Chottin, Elise Sultan. Introduction du volume "L'économie à l'épreuve de la fiction". Corpus : revue de la philosophie, Fayard, 2016. <hal-01708180>

HAL Id: hal-01708180

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01708180>

Submitted on 13 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

Origines

Ce numéro de *Corpus, revue de philosophie* est constitué de quelques-unes des contributions du séminaire « Fictions et économies au siècle des Lumières », que nous organisons à la Sorbonne depuis 2013, grâce au soutien du CHSPM (Centre d'Histoire des Systèmes de Pensée Moderne, EA 1451), et qui se poursuivra en 2016. Auparavant centré sur les expériences de pensée au XVIII^e siècle (2011-2013), ce séminaire interdisciplinaire interrogeait alors le paradoxe selon lequel le siècle des Lumières, ou de la promotion d'une raison ancrée dans l'expérience concrète et effective, était aussi celui de l'imagination et du « faire comme si ». Faire comme si l'on était un aveugle qui accède à la lumière, une statue de marbre qui s'éveille à la vie, un homme rescapé d'un naufrage, une jeune femme initiée au libertinage¹. Ces réflexions nous ont permis de découvrir que l'expérience de pensée était proprement indissociable de la pensée de l'expérience : si l'empirie est principe et origine tant de la connaissance, que de la société, du bonheur, etc., et si sa fécondité tient au fait de son historicité foncière, *i.e.* de ses infinies variations au gré des circonstances, il ne saurait suffire, pour saisir la raison des phénomènes, d'expérimenter *en effet* les combinaisons actuelles des idées, des citoyens, des plaisirs, etc. Pour ce faire, il est résolument nécessaire de remonter en-deçà du présent et d'éprouver *en pensée* les strates antérieures, et jusqu'aux plus primitives, de l'empirie.

Or, ces travaux ont vu surgir l'économie comme un champ privilégié des expériences de pensée. Dès 2011, une intervention d'Arnault Skornicki (Institut des Sciences sociales du Politique, Université Paris Ouest Nanterre La Défense) eut pour thème la

¹ Bien évidemment cette énumération n'a rien d'exhaustif.

CORPUS, revue de philosophie

fameuse controverse du commerce des blés dans les années 1770, et posa la question de savoir si le marché était une expérience de pensée. L'année suivante, Sophie Vasset (Laboratoire de Recherches sur les Cultures Anglophones, Université Paris Diderot Paris 7) interrogea le dispositif de l'île déserte chez Defoe, et, en 2013, Boris Lyon-Caen (Centre d'Étude de la Langue et des Littératures Françaises, Université Paris-Sorbonne) se demanda si Rastignac était ou non un être de désir. C'est pourquoi nous avons, en 2013, recentré le séminaire et ses recherches sur l'économie telle qu'elle se constitue au XVIII^e siècle, et procédé, inversement, à un élargissement de la notion d'« expérience de pensée » jusqu'à celle de « fiction », qui, en subsumant aussi la fable, le mythe, l'utopie, etc., l'englobe et la dépasse. Nous avons alors travaillé en association avec les laboratoires PHARE (Philosophie, Histoire et Analyse des Représentations Économiques, FRE 3643), LED (Laboratoire d'Économie Dionysien, EA 3391), LIRE (Littératures, Idéologies, Représentations du XVIII^e siècle, UMR 5611) et l'HRF (Institut d'Histoire de la Révolution Française, UMS 622), dont plusieurs de leurs membres ont assisté régulièrement aux séances du séminaire, et contribué heureusement aux progrès de ses réflexions.

Explorer les relations, plurielles et croisées, qu'entretiennent l'économie et la fiction, n'est certes pas une innovation théorique. Ce nouveau séminaire s'est d'emblée inscrit dans la suite d'une série de travaux portant sur les rapports entre la littérature et l'économie, entreprise depuis une vingtaine d'années, et depuis en plein essor, qui, au fil du temps, a évolué dans ses formes et ses objets. On peut dire que ces travaux ont suivi trois directions principales, qui, loin de rester parallèles, se sont rencontrées à l'occasion de divers colloques et, déjà, de nombreuses publications.

La première de ces directions est celle de l'analyse des motifs économiques (l'échange marchand, l'argent, la richesse, le luxe, etc.) par les études littéraires – au double sens de l'analyse des textes de la littérature ayant pour objet l'économie, et de celle de textes économiques au moyen des méthodes de la critique littéraire. Comme le signale Martial Poirson (*Scènes du monde, Création, Savoirs critiques*, Université Paris 8 Vincennes-Saint-

Marion Chottin et Élise Sultan

Denis) dans le projet ANR qu'il a constitué en 2012, les premières rencontres entre la littérature et l'économie, deux disciplines restées longtemps étrangères l'une à l'autre, furent d'abord inspirées par les *Cultural Studies*, et eurent lieu dans le monde anglo-saxon². En France, il fallut attendre le colloque intitulé « Économie et littérature (XVII^e-XVIII^e siècles) », organisé par le laboratoire HAR (Histoire des Arts et des Représentations, EA4414) à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense en 2002, pour réunir les premières recherches en la matière, et ouvrir la voie à de nouvelles explorations. Le XIV^e congrès de la Société Internationale d'Étude du Dix-huitième Siècle, portant sur « L'ouverture des marchés. L'économie et le commerce dans le siècle des Lumières », et qui s'est tenu à Rotterdam en juillet 2015 atteste de la vitalité croissante de l'intérêt des littéraires pour les objets économiques. Outre plusieurs autres colloques³, ces dix années d'études littéraires françaises ont été marquées par de nombreuses publications⁴, et

² Dans le monde francophone, mentionnons l'ouvrage dirigé par Jacques Berchtold et Michel Porret, *Être riche au siècle de Voltaire. Actes du colloque de Genève, 18-19 juin 1994*, Genève, Droz, 1996.

³ Voir, notamment, la journée d'étude interdisciplinaire « Argent et logiques monétaires dans *La Comédie humaine* », organisée par le GIRB (Groupe International de Recherches Balzaciques) à l'Université Paris Diderot Paris 7 en 2012, le colloque international « Le système de Law : représentations, discours et fantasmes du XVIII^e siècle à nos jours », organisé par l'IRCL (Institut de Recherche sur la Renaissance, l'Âge classique et les Lumières, UMR 5186), à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 en 2013.

⁴ Voir notamment, pour ce qui est du XVIII^e siècle, Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Socius), 2008 ; Christian Biet, Yves Citton et Martial Poirson (dir.), *Les Frontières littéraires de l'économie (XVII-XX^e siècles)*, Paris, Desjonquères, 2008 ; Martial Poirson, *Spectacle et économie à l'âge classique (XVII-XVIII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2011 ; Florence Magnot-Ogilvy et Martial Poirson (dir.), *Économies du rebut : poétique et critique du recyclage dans la fiction au XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2012 ; Christine Baron (dir.), « Littérature et économie », *Épistémocritique*, volume 12, 2013 ; Martial Poirson, *Comédie et économie du classicisme aux Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2015 ; Florence Magnot-Ogilvy (dir.), « Gagnons sans savoir

CORPUS, revue de philosophie

s'engagent depuis peu sur un nouveau chemin, celui de l'archéologie des médias, et une nouvelle problématique, celle de l'économie de l'attention. En bref, il s'agit, à travers l'étude historique des imaginaires médiatiques de la Renaissance à nos jours, d'analyser la fonction du merveilleux dans les différentes techniques de la modernité (par exemple, les croyances magiques inhérentes à l'usage de la monnaie), et la façon dont notre « temps d'attention » s'est progressivement constitué en rareté économique. Contre l'idée de littérature désintéressée⁵, coupée du monde réel et restreinte dans sa définition, cette première direction prise par le rapprochement des lettres et de l'économie promeut ainsi, et rend effective l'idée d'une critique littéraire de l'économie politique.

Sa deuxième direction est celle des usages de la littérature par les études économiques. Comme le montre Claire Pignol dans ses différents articles⁶, ce nouveau champ se fonde sur l'idée que

comment ! » Le Système de Law, une chimère française, publication prévue en 2015 aux Presses Universitaires de Rennes ; Florence Magnot-Ogilvy, *Pertes et profits : discours économique et fiction de Courttilz de Sandras à Jean-Jacques Rousseau*, en préparation ; Patrice Baubeau, Alexandre Péraud, Claire Pignol et Christophe Reffait (dir.), « Modèle économique et récit romanesque », *Romanesques*, n°7, 2015 ; Jérôme Lallement et Estrella Trincardo Aznar (dir.), « Economics and literature : beyond praise and disparagement », *CEconomia*, à paraître en 2016 ; ainsi que deux numéros de revue à paraître également en 2016 (Cinla Akdere et Claire Pignol (dir.), *Économies et sociétés*, Série P.E. ; Pierre Bras et Claire Pignol (dir.), *L'homme et la société*).

⁵ Voir l'introduction de Christine Baron au numéro d'*Épistémocritique* (op. cit.) intitulée « Économie et littérature : contacts, conflits, perspectives ».

⁶ Voir, notamment, « De quoi le pauvre est-il privé ? Figures de pauvres chez G. Perec et F. Bon », *Figures et énigme de la pauvreté économique*, sous la direction de Arnaud Berthoud, Benoît Lengaigne et Patrick Mardellat, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 93-117 ; « Usages de la littérature en sciences sociales », in *Revue Française de Socio-économie*, 3, 2009, p. 195-197 ; « Can metaranking express the misfortune of consumption ? A discussion from the reading of Things of G. Perec », *Freedom and Happiness in Economic Thought and Philosophy. From clash to reconciliation*, sous la direction de Ragip Ege et Herrade Igersheim, Londres, Routledge, 2011, p. 256-272 ; « Quel agent économique Robinson Crusoe incarne-t-il ? », in

Marion Chottin et Élise Sultan

la littérature, qui n'est ni la simple illustration de thèses économiques préexistantes, ni le lieu de vérités auxquelles l'économiste n'aurait pas accès, est celui d'histoires singulières, formant l'empirie requise aux élaborations conceptuelles d'une économie qui ne se satisfait pas des seuls faits actuellement observables, prétendument seuls réels (et possibles). Là encore, un double sens se dégage, ou plutôt, une double perspective – celle, historique, qui consiste à inclure dans l'histoire de la pensée économique les fictions littéraires qui, dès ses origines, ont irrigué l'économie, et celle, anhistorique au sens d'un anachronisme revendiqué, qui s'attache à puiser, dans l'histoire longue de la littérature, des motifs économiques susceptibles d'être conceptualisés, et représentés par des exemples, là où les théories économiques cherchent abstraction et généralité. Ces deux perspectives ont trouvé à s'exprimer dans plusieurs publications⁷, et deux principaux colloques : « L'anti-physiocratie : critiques et oppositions au mouvement physiocrate, de la fin des années 1750 au milieu du XIX^e siècle », organisé à Lyon en 2013 par TRIANGLE (UMR 5206), IDHE (UMR 8533) et LED (EA 3391) ; et « Représentations littéraires et théories économiques : études comparées », organisé à Paris la même année par PHARE (FRE 3643), FoRel (Formes et Représentations en Linguistique et Littérature, EA 3816) et la *Middle East Technical University* (Ankara, Turquie). Ces deux axes reposent ainsi sur la conviction selon laquelle la littérature fait apparaître une manière nouvelle de questionner ou d'interpréter les concepts majeurs de la pensée économique.

Épistémocritique, Volume XII, 2013, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article320> ; « Propriété, échange et accumulation : comment un économiste peut-il lire Rousseau ? », in *Rousseau Studies*, n°2, 2014, p. 27-36 ; « Pathologies de l'intérêt dans *Eugénie Grandet* : richesse, déraison et despotisme », in *L'Homme et la Société, Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales*, à paraître en 2016.

⁷ Outre les articles de Claire Pignol mentionnés ci-dessus, voir notamment Nicole Edelman et François Vatin (dir.), *Économie et littérature. France et Grande-Bretagne : 1815-1848*, Paris, Le Manuscrit, 2007 ; Philippe Mongin, « Waterloo ou la pluralité des interprétations », in *Littérature*, 2012/1, 2012, p. 84-113.

CORPUS, revue de philosophie

L'analyse, par les économistes et les philosophes, des fictions présentes dans les textes théoriques ayant pour objet l'économie, constitue la dernière direction prise à ce jour par la rencontre de la littérature et de l'économie. Ainsi que l'indique l'appel à communication des journées d'étude de l'Association Charles Gide organisées en 2015⁸, la pensée économique, depuis la Cité idéale de Platon, l'état de nature et les utopies de l'âge classique, l'état primitif des premiers économistes, jusqu'à la société ouverte de Popper et la position originelle de Rawls (et au-delà), s'est nourrie de fictions de natures et de finalités très diverses : descriptions d'états imaginaires, schémas déductifs, genèses hypothétiques ou « robinsonnades » ponctuent l'histoire de l'économie, et invitent, notamment, à douter de la possibilité d'une science économique qui prétendrait se passer de l'imaginaire et du virtuel. Le rôle, l'évolution et le statut épistémologique de ces différentes espèces de fiction ont été explorés lors de ces journées d'étude, intitulées « Fictions originelles, états hypothétiques et conjectures historiques dans la pensée économique. Journées en hommage à Shirine Sabéran », et organisées à Paris par le LED et PHARE en novembre 2015.

Loin de se croiser au gré des circonstances, les trois directions que nous avons mentionnées dessinent, depuis peu⁹, un champ cohérent de recherche, unifié autour de l'idée suivant laquelle la fiction constitue une forme de rationalité à part entière, incorporée, depuis leurs origines, aux réflexions économiques. Plus précisément, il s'agit d'établir et d'étayer la thèse selon laquelle il existe une pensée économique en dehors de la théorie économique qui, hier, prenait modèle sur la physique et puise aujourd'hui dans les mathématiques, les neurosciences et la psychologie expérimentale sa prétention à la scientificité. Par son exigence d'étudier dans les textes les dimensions politique, morale et philosophique de la pensée économique, l'étude des relations entre l'économie et la fiction vient alors nourrir l'idée

⁸ <http://www.charlesgide.fr/journees-gide>

⁹ Nous faisons référence au projet ANR piloté par Martial Poirson.

Marion Chottin et Élise Sultan

d'une critique culturelle de la science économique. C'est cette idée que nous prenons comme fil directeur du présent numéro de *Corpus, revue de philosophie*, qui, au travers des contributions de littéraires (Yves Citton, Florence Magnot-Ogilvy), d'économistes (Laurie Bréban, Claire Pignol) et de philosophes (Christophe Bouriau, Marion Chottin, Didier Deleule, Catherine Larrère, Élise Sultan), aborde les trois directions ci-dessus mentionnées, en se centrant sur l'âge classique, prioritairement le XVIII^e siècle – car c'est là, comme les philosophes l'ont montré les premiers¹⁰, que l'économie s'émancipe de la philosophie morale et politique, et se constitue en discipline autonome. Cependant, puisqu'il s'agit pour nous de montrer que leur unité est véritable et heuristique,

¹⁰ Voir, dans une perspective critique sur cette question de l'autonomisation de l'économie au XVIII^e siècle, Francine Markovits, *L'ordre des échanges, philosophie de l'économie et économie du discours au XVIII^e siècle en France*, Paris, PUF, 1986. Voir également Catherine Larrère, *L'invention de l'économie au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1992 ; Christian Lazzeri et Dominique Reynié, *Politiques de l'intérêt*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 1998 ; Francine Markovits (dir.), « Nature et société au XVIII^e siècle. Dossier Économie politique au XVIII^e siècle. Pour servir à l'intelligence de *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, par Lemercier de La Rivière », *Corpus, revue de philosophie*, n° 40, 2002 ; Céline Spector, *Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, Paris, Honoré Champion, 2006 ; Francine Markovits, « Le Mercier de la Rivière et le despotisme légal », *Wahrheit und Geschichte. Die gebrochene Tradition metaphysischen Denkens. Festschrift zum 70. Geburtstag von Gunther Mensching*, sous la direction de Alia Mensching-Estakhrun et Michael Städtler, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2012, p. 239-260. Mentionnons aussi la réédition, dans la collection « Corpus des œuvres de philosophie en langue française » des éditions Fayard, de plusieurs ouvrages fondateurs de l'économie politique : dès 1984, la réédition des *Dialogues sur le commerce des blés* de Ferdinand Galiani et de la *Théorie des lois civiles* de Simon-Nicolas-Henri Linguet ; en 1988, celle de *De l'étude de l'histoire* (1775-1783) de Gabriel Bonnot de Mably ; et en 2001, celle de *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* de Paul Pierre Le Mercier de La Rivière. Du côté des économistes, voir notamment Philippe Steiner, « La science de l'économie politique et les sciences sociales en France (1750-1830) », in *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2006/2 (n° 15) p. 15-42 ; et du côté des historiens, Jean-Claude Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1992.

CORPUS, revue de philosophie

ce volume prend pour ordre des matières, non pas les trois directions envisagées, mais les différentes formes qui les traversent, et qui constituent autant de voies de la « critique fictionnelle » de la théorie économique.

Approches

À la lecture des articles proposés dans ce volume – hétérogènes tant par leurs domaines d'étude que par leurs contextes historiques – quatre grandes formes majeures nous sont apparues. Plus qu'un principe d'organisation, cette répartition définit quatre approches déterminantes quant au lien entre l'économie et la fiction, depuis la généalogie de la science économique en tant que telle, jusqu'à l'ouverture vers ses formes alternatives.

1. Généalogies de la science économique

L'autonomisation de la science économique au XVIII^e siècle s'appuie sur des écrits non directement économiques (philosophiques, littéraires), lesquels s'inspirent de notions pré-économiques déjà présentes dans l'Antiquité (la métriopathie épicurienne, la distinction aristotélicienne entre l'économie et la chrématistique, par exemple). Autrement dit, en ce sens, outre l'histoire traditionnelle du libéralisme passant par la physiocratie ou la réflexion économique d'Adam Smith, il semblerait que l'on puisse témoigner d'une forme de préhistoire de l'économie dans d'autres disciplines et, en particulier, dans des discours littéraires et fictifs (récits de voyage, pièces de théâtre, romans...). Plus qu'un fondement et un apport théorique inattendu, le passage par la fiction engage une réévaluation critique des origines de l'économie, en nuancant et en relativisant certaines des affirmations issues de son histoire traditionnelle.

Ainsi, l'article de Catherine Larrère propose un parcours historique et critique de la question des utopies, depuis la réflexion antique sur la propriété privée, le luxe, etc. jusqu'à la forme résolument moderne de l'entreprise coloniale. Autrement dit, les textes utopiques ne peuvent être envisagés exclusivement comme des critiques de la société d'Ancien Régime, et ont bien

Marion Chottin et Élise Sultan

leur place dans la généalogie de la théorie économique, en abordant les questions de la multiplication des échanges, voire du libre-échange, et en témoignant d'une tension interne entre la recherche, d'une part, de la sobriété et de la stabilité, et, d'autre part, de l'expansion et de la croissance indéfinie.

Dans le sillage de la philosophie des Lumières, les romans libertins du XVIII^e siècle participent à la généalogie du libéralisme dans des textes littéraires. L'article d'Élise Sultan montre que la reprise du calcul des plaisirs et des peines, hérité de l'Antiquité et de la métriopathie épicurienne, consacre le rôle moteur du désir dans la circulation des corps (qui augure du mode de circulation des marchandises). Pour autant, le tout de la rationalité ne réside pas dans un système exclusif d'échanges illimités et purement intéressés. En effet, la recherche de la satisfaction maximale impose une forme de limitation et de modération, y compris dans le rapport à l'autre où l'amitié amoureuse détient une place privilégiée. Autrement dit, y compris du point de vue de la course au bonheur, le calcul ne mène pas nécessairement à la marchandisation des relations humaines. En ce sens, les romans libertins offrent un contrepoint à l'ancrage historique du libéralisme dans une forme de calcul égoïste.

Si empirisme et libéralisme ont souvent été présentés comme intimement liés, Marion Chottin met en garde contre les malentendus et les raccourcis rapides à ce sujet. Certes, l'épistémologie empiriste a conduit à voir dans les sociétés marchandes occidentales l'accomplissement de la raison humaine, mais ce n'est pas pour autant que la conception de l'homme comme être sensible au plaisir sous-tend nécessairement la figure de l'*homo œconomicus* comme un individu calculateur et égoïste. Bien plus, l'empirisme et ses genèses fictionnelles montrent la contingence de cette tendance propre aux sociétés occidentales modernes. Ainsi, l'empirisme s'inscrit bien dans la généalogie de la science économique, mais à un tout autre niveau que celui de la prétendue justification théorique de la figure de l'*homo œconomicus*.

CORPUS, revue de philosophie

2. La relecture de textes fondateurs

Une seconde piste de réflexion s'appuie sur les relectures modernes et contemporaines de textes économiques fondateurs, qui peuvent donner lieu à une fausse histoire de l'économie, en s'appuyant sur des thèses déformées et étrangères au propos initial. C'est ainsi que la recherche de cautions intellectuelles reconnues pousse à multiplier les distorsions, menant à une histoire inauthentique de l'économie.

La reprise des thèses d'Adam Smith à travers le prisme du fictionnalisme, envisagée par Vaihinger dans sa *Philosophie du comme si* (1911), fournit un bon exemple de ces lectures qui, pour être déformantes, n'en sont pas moins pertinentes, tant du point de vue de l'histoire des idées que de celui de la réception de l'économiste britannique. Comme l'étudie Christophe Bouriau, Vaihinger lit Adam Smith comme le premier des fictionnalistes, c'est-à-dire non comme celui qui aurait élaboré une anthropologie du sujet calculateur égoïste, mais comme celui qui était, au contraire, parfaitement conscient que cette définition de l'homme est partielle. En effet, il s'agirait là ni plus ni moins d'un « axiome fictionnel » utilisé par Smith pour formuler les lois générales, mais en aucun cas nécessaires ou universelles, de l'économie.

Or, l'article de Laurie Bréban entreprend précisément de montrer à quel point cette lecture de Vaihinger est elle-même tout aussi tronquée et fautive, dès lors que, dans la *Richesse des nations* (1776), la notion d'intérêt n'est pas envisagée par Adam Smith comme un simple égoïsme. En guise d'histoire économique, s'engagent de nombreuses polémiques quant à l'interprétation de ses textes fondateurs. En particulier, et à rebours de la fausse histoire de la science économique que nous évoquions, se dessine une dimension morale de l'économie.

3. Les critiques directes de la science économique

Dans un troisième temps, il est tout à fait envisageable de sortir de la perspective historique – qui consiste aussi bien à revoir l'histoire du libéralisme à travers le prisme de la fiction qu'à relire ses textes habituellement considérés comme fondateurs –

Marion Chottin et Élise Sultan

pour faire un usage critique et anhistorique de la littérature quant aux thèses économiques.

Florence Magnot-Ogilvy montre ainsi que l'échange des sentiments aussi bien que des marchandises, dans *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, laisse entrevoir le caractère irréparable de la perte, lorsqu'interviennent des points de vue et des hiérarchies de valeurs radicalement différents les uns des autres. En ce sens, chez Rousseau, l'individu social ne saurait être réduit à un pur agent économique, pouvant trouver dans l'échange une pleine satisfaction. Cette forme de dédommagement impossible ouvre la voie vers une critique de l'économie néo-classique au nom de l'irréductibilité des subjectivités.

Claire Pignol établit, quant à elle, que la notion d'envie, telle que la conceptualise Rousseau dans plusieurs de ses fictions (*Émile*, *Second Discours*, *La Nouvelle Héloïse*...), fait obstacle à la réalisation de l'utopie que contient la science économique néo-classique. Tout en prenant en compte l'importance de ce sentiment, celle-ci néglige la mise en garde rousseauiste quant à ses effets sur les comportements sociaux des individus, qu'ils s'exercent dans l'échange économique sur le marché ou dans la redistribution collective à travers des institutions politiques. Or, l'envie, en empêchant la pitié des riches envers les pauvres, va à l'encontre de l'honnêteté marchande comme de la solidarité redistributrice. Contre l'utopie néo-classique fondée sur un agent économique que l'envie ne menace jamais (quoiqu'il puisse l'éprouver, l'envie ne le met pas en danger), le discours de Rousseau, appuyé sur la fiction d'un homme sans envie, permet de prendre la mesure du problème que pose le développement des échanges et d'émettre les plus grandes réserves quant à la possibilité de réaliser par là une harmonie des intérêts.

4. Les alternatives économiques

Un quatrième axe de réflexion réside dans la recherche d'alternatives à la science économique au sein même des œuvres littéraires. L'ouverture imaginative rendue possible par la littérature permet d'y puiser des idées économiques hétérodoxes et inédites, sous forme d'expériences de pensée riches de sens.

CORPUS, revue de philosophie

Dans son étude de la fable « Le Laboureur et ses enfants » de La Fontaine, Didier Deleule montre qu'il s'agit moins, pour le fabuliste, de proposer une morale visant la valorisation du profit, en un sens capitaliste, que d'une édification du travail agricole, dans le cadre de l'économie domestique. Ou bien, comme Diderot le soutiendra dans la lignée de Bacon, il pourrait s'agir d'une valorisation du travail industriel, au-delà de l'opposition traditionnelle entre travail intellectuel et travail manuel. Le travail est envisagé comme une source de vertu, aussi bien individuelle que collective. En ce sens, tout travail est une ruse. Ainsi, La Fontaine contribuerait à la généalogie de la science économique, en énonçant, par le truchement de la fable, l'une de ses thèses classiques selon laquelle, par une sorte de ruse de la raison ou de la nature, la poursuite d'intérêts divergents produit l'intérêt de tous, tout en proposant son possible dépassement, par la légitimation théorique de la fin de la division verticale du travail.

Dans son article, Yves Citton exhume, à travers les *Journaux* et la *Vie de Marianne* de Marivaux, une science des cœurs ou économie des amabilités, parfaitement conceptualisée, qui s'oppose traits à traits à l'économie contemporaine fondée sur de prétendues inégalités biologiques entre les hommes et l'idée d'une vérité économique accessible aux seuls initiés. Ainsi, l'affirmation marivaudienne de l'égalité des intelligences va à l'encontre de la supériorité des « experts », de même que se pose à nouveaux frais, sous la plume de l'écrivain, la question des finalités de la production. Marivaux consacre alors l'amabilité comme la valeur centrale régissant les relations humaines.

Au terme de ce parcours, il apparaît que ces quatre formes de la critique de la science économique à l'aune de la fiction peuvent permettre à la fois d'ordonner les travaux existants sur les rapports entre ces deux domaines, et d'orienter de nouvelles recherches, aussi bien en littérature qu'en économie et en philosophie.

Marion CHOTTIN ET Élise SULTAN